

LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS

Étranger

Un an 8

Six mois 4

Trois mois 2

GRANDE POSTICHE DU TSAR CONTRE L'ARMÉE

L'ÉTAT-MAJOR DANS LA MOUSCAILLE!



LA POSTICHE DU TSAR

Voici que le tsar de toutes les Russies, le monstre des monstres, grand détrousseur et conquérant de peuples, qui a le culot de se faire adorer dans les églises russes, à l'égal du Père des mouches, nous passe de la pommade : il rentre ses griffes et nous fait patte de velours.

Tant pis pour ceux qui se laisseront embobiner par ces pelottages de fauve !

Le monstre vient de lancer dans la mare aux grenouilles de l'opinion, une grande postiche où il déclare avoir soupé de la guerre, des armements, des armées permanentes et de tout ce qui s'en suit et il invite ses copains, rois, empereurs et présidents de républiques à faire la causette avec lui,

afin de tirer des plans pour arrêter les frais.

Du coup, tous les chieurs d'encre de la boule ronde se sont fichus à tartiner et le principal soin de ces baveux a été de casser des encensoirs sur le blair du tsar.

A bon compte, cet autocrate est bombardé le plus grand génie de la terre : de tous les héros, de tous les penseurs, — passés, présents ou même futurs, — c'est lui le plus chouette, le plus rupinskoff.

Tout ça, c'est du chiquet !

Sont du chiquet les palabres admiratives des journaloux, et du chiquet aussi, la postiche pacifique du tsar.

De plus en plus, les populos ont des penchants à exéquer l'Autorité sous toutes ses formes. Le tsar a vu le danger et, pour le parer, il a accouché de sa postiche miel-leuse.

Et tous les chieurs d'encre d'emboîter le pas et de baver que l'Autocratie a du bon... puisqu'il nous prépare la paix universelle.

Mensonges ! Mensonges, mille marmites !

—o—

Et d'abord, si les propositions du tsar sont sérieuses et franches qu'il prêche d'exemple :

Que ne désarme-t-il ?

Y a pas besoin de congrès, de parlottages,

de papottages, ni de trifouillages diplomatiques.

Qu'il désarme !

Qu'il licencie son armée : renvoie ses moujicks à leurs champs et les cosaques aux plaines où ils vivaient libres, — avant de tomber sous la domination russe, — dans un communisme galbeux et presque anarcho.

Que craint-il ?

Que Guillaume le Teigneux ou l'Angleterre profitent de ce qu'il n'aura plus d'armée permanente pour lui tomber sur le poil ?

Ah ouat ! Y a pas de danger.

Le plus niguedouille sait fort bien, — et le tsar ne peut pas l'ignorer, — que, même dans la situation actuelle, sans rien changer à l'alignement social, un peuple sans armée peut roupiller sur ses deux oreilles, sans craindre que ses frontières soient envahies, alors même que ses voisins auraient les plus formidables armées permanentes.

Les armées permanentes ne sont utiles aux gouvernants qu'à l'intérieur, pour maintenir les peuples dans l'obéissance.

A l'extérieur, elles ne valent pas une merde de chien !

On vient de le voir à Cuba : les Espagnols avaient une superbe armée permanente et les Américains n'avaient que des engagés volontaires, raccolés à la flan, braillards et

indisciplinés, — tellement disciplinés qu'ils ont scandalisé toutes les vieilles badernes d'Europe : ces bougres-là avaient la discipline quelque part et, quoique soldats, ils *discutaient*...

D'obéissance passive, ils n'en voulaient rien savoir !

Eh bien, les Américains disciplinés, pas soldats pour deux sous, ont foutu une sacrée rousle aux Espagnols militarisés.

Il n'y a donc pas d'erreur : que le tsar désarme illico et la Russie ne sera pas envahie quoique ça.

—

Rien ne presse !

Avant que le tsar fiche bas les armes, il coulera de l'eau sous les ponts.

Pourvu qu'il n'y coule pas de sang !...

Si l'autocrate se borne à éjaculer des postiches pacifiques, et s'il se dispense de mettre en pratique ce qu'il serine c'est qu'il sait de quoi il retourne : il ne craint pas l'invasion extérieure, mais il a le trac de la révolte des peuples conquis.

Et foutre, il y a une belle kyrielle de peuples divers, courbés sous son joug et qui, dès lors, ne seraient pas longtemps à se rebiffer.

En France, depuis que nos grosses légumes se sont bombardés les lèche-bottes du tsar, nous avons complètement oublié la Pologne.

Mais, les Polonais ne s'oublient pas, nom de dieu ! Toujours et toujours, ils maudissent l'Ours blanc de Pétersbourg.

Or, il n'y a pas qu'une seule et unique Pologne en Russie !

Depuis la Finlande jusqu'aux patelins sibériens, en passant par le Caucase, en écorchant la Perse et en fonçant jusqu'en pleine Chine, ce qu'il y grouille de peuples divers qui subissent l'oppression russe... sans le moindre plaisir !

Dernièrement encore, ce maudit tsar s'est envoyé un gros morceau : il s'est offert la Chine... sinon en entier, du moins a-t-il posé le grappin sur une bonne part : le reste suivra... à l'heure propice !

L'Angleterre, une ogresse aussi gloutonne que Nicolas, a fait la gueule : l'Ours russe lui chopait un patelin convoité.

Et c'est après ce grand coup, alors que la Russie a barboté tout ce qui peut être à sa convenance que le tsar parle d'arrêter les frais et de désarmer ?

—

En France, les truffes patrouillardes ont tout de suite joué de la guitare traditionnelle : l'Alsace et la Lorraine.

« A quelle sauce va-t-on les fiche ? bavent-ils. Y a rien de fait si on ne vide pas la question... »

Vraiment, on n'est pas plus empaillés !

Pauvres bourriques chauvinardes, ne vous emballez pas, kif-kif une soupe au lait. Ce n'est pas parce que, en cherchant la petite bête dans la postiche du tsar, vous avez dégotté les mots *droit* et *équité* qu'il vous faut jubiler.

On a fourré là ces deux mots, non pour leur signification — ils n'en ont guère par eux-mêmes... et quand ils sortent de la gueule d'un autocrate ils n'en ont plus du tout !

On les a fourré là, simplement parce qu'ils tiennent de la place, et aussi parce qu'ils ont du prestige et amorcent les jobards.

Donc, ne prenez pas les vessies pour des lanternes.

L'Alsace-Lorraine restera telle quelle...

Et d'ailleurs, si vous étiez trop cramponnants, le tsar aurait facile de vous clouer le bec :

« Rendez donc la Tunisie, le Tonkin, le Dahomey, Madagascar... Ensuite on verra à vous rendre l'Alsace-Lorraine... »

—

Le désarmement ?

Ce serait une chouette binaise, nom de dieu !

Mais, avec l'alignement social actuel, il n'y a pas même d'y songer — autrement que comme le tsar : pour berner les peuples.

La société actuelle ne tient sur ses quilles, ne continue à durer — tant mal que bien — que grâce à la folie des armements et à l'immobilisation des centaines de mille hommes qu'on nourrit à rien foutre dans les casernes.

Si, du jour au lendemain, on arrêtait la production des engins de guerre, si on renvoyait aux champs et à l'usine les centaines de mille hommes qui croupissent dans les casernes, ça entraînerait une crise faramineuse :

Ça ferait baisser les salaires dans une proportion exorbitante, il y aurait une incalculable masse de chômeurs car, l'armée permanente aurait mué illico en *armée de sans travail*.

Ce serait une crise telle que la société capitaliste en crèverait !

Or, y a-t-il lieu de supposer que le tsar et toutes les crapules de la haute ont envie d'estourbir la société actuelle ?

Non !

Donc, le projet de désarmement dont on fait un si riche boucan n'est qu'un vaste montage de coup !

—

Le désarmement ne sera possible que lorsque le populo aura foutu les pieds dans le plat et qu'il aura expédié au fumier patrons et gouvernants !

Il n'y aura de désarmement possible que lorsque l'orientation sociale sera changée de fond en comble.

La production se fera sur d'autres bases : en vue de la consommation et non, comme aujourd'hui, en vue du commerce. Aussi, n'y aura-t-il pas lieu de craindre le retour à la production des prolos qui se roulent actuellement les pouces dans les bagnes militaires : la concurrence, l'antagonisme, les luttes entre humains étant de sortie, leur effort viendra s'ajouter à celui des autres bons bougres et il en résultera une augmentation de bien-être pour tous.

Dans leur Mouscaille

Coup de théâtre dans la putainière de l'Etat-Major :

Le colonel Henry vient d'être foutu au bloc et Cavaignac est en chaleur.

Grande émotion dans les quotidiens !

En vingt-quatre heures, Cavaignac est tombé amoureux d'une catin honorablement connue dans la bourgeoisie : « Mammzelle Justice ! »

Ne demandez pas si elle l'a encore... ce serait indiscret !

Hé donc, voici comment c'est arrivé — si on en croit les tuyaux officiels qui, par cela même qu'il sont « officiels » doivent être bougrement mensongers :

Cavaignac a sifflé le colonel Henry, qui s'est amené au commandement, et cette culotte de peau, policier de profession, a avoué avoir fabriqué un des papiers qui étaient censés prouver la culpabilité de Dreyfus... De là, à conclure que tout le reste est du maquillage, il n'y a pas l'épaisseur d'un cheveu...

Sur ce, Cavaignac a fait fourrer le galonard-policier au bloc.

Du coup, la revision du procès Dreyfus est sur le velours !

Et la revision de l'Etat-Major ?

Revision radicale... comme qui dirait la déportation dans l'égoût collecteur de tous les porle-galons ?

Ça, c'est une autre paire de manches !

Il est plus que probable que l'amour de

Cavaignac pour « mammzelle Justice » se refroidira avant que ce turbin ait été commencé.

LA POSTICHE POUR LA PAIX

Ci-dessous, je colle nature la postiche que le comte Mouraviev a mise en circulation, au nom du tsar de toutes les Russies.

Il y a de tout dans cette tartine : à boire, à manger... et à débourrer !

Ainsi, l'aristo Mouraviev nous parle des *vues humanitaires et magnanimes* du tsar.

A d'autres, mon salaud !

Les nihilistes en savent quelque chose : au moindre soupçon d'idées subversives, hommes et femmes sont enlevés de leur domicile, fichus dans des prisons infectes et torturés d'affreuse façon ! si les malheureux résistent, on les expédie dans les plaines glacées de la Sibérie.

Comme procédés *humanitaires et magnanimes* on peut facilement trouver mieux ! Voici le flanche :

Le maintien de la paix générale et une réduction possible des armements excessifs qui pèsent sur toutes les nations se présentent dans la situation actuelle du monde entier comme l'idéal auquel devraient tendre les efforts de tous les gouvernements.

Les vues humanitaires et magnanimes de Sa Majesté l'empereur, mon auguste maître, y sont entièrement acquiescées, dans la conviction que ce but élevé répond aux intérêts les plus essentiels et aux vœux légitimes de toutes les puissances ; le gouvernement impérial croit que le moment présent serait très favorable à la recherche, dans la voie de la discussion internationale, des moyens les plus efficaces à assurer à tous les peuples les bienfaits d'une paix réelle et durable et à mettre avant tout un terme au développement progressif des armements actuels.

Au cours des vingt dernières années, les aspirations à un apaisement général se sont particulièrement affirmées dans la conscience des nations civilisées. La conservation de la paix a été posée comme le but de la politique internationale. C'est en son nom que les grands Etats ont conclu entre eux de puissantes alliances ; c'est pour mieux garantir la paix qu'ils ont développé dans des proportions inconnues jusqu'ici leurs forces militaires et continuent encore à les accroître sans reculer devant aucun sacrifice.

Tous ces efforts pourtant n'ont pu aboutir encore aux résultats bienfaisants de la pacification souhaitée. Les charges financières, suivant une marche ascendante, atteignent la prospérité publique dans sa source. Les forces intellectuelles et physiques des peuples, le travail et le capital, sont en majeure partie détournés de leur application naturelle et consommés improductivement. Des centaines de millions sont employés à acquérir des engins de destruction effroyables qui, considérés aujourd'hui comme le dernier mot de la science, sont destinés demain à perdre toute valeur à la suite de quelque nouvelle découverte dans ce domaine. La culture nationale, le progrès économique et la production des richesses se trouvent paralysés ou faussés dans leur développement ; aussi, à mesure qu'ils s'accroissent, les armements de chaque puissance répondent-ils de moins en moins au but que les gouvernements s'étaient proposés.

Les crises économiques, dues en grande partie au régime des armements à outrance et au danger continuel qui git dans cet amoncellement du matériel de guerre, transforment la paix armée de nos jours en fardeau écrasant que les peuples ont de plus en plus de peine à porter. Il paraît évident dès lors que si cette situation se prolongeait elle conduirait fatalement à ce cataclysme qu'on tient à écarter et dont les horreurs font frémir à l'avance toute pensée humaine. Mettre un terme à ces armements incessants et rechercher les moyens de prévenir des calamités qui menacent le monde entier, tel est le devoir suprême qui s'impose aujourd'hui à tous les Etats.

Pénétrée de ce sentiment, Sa Majesté a daigné m'ordonner de proposer à tous les gouvernements dont les représentants sont accrédités près la cour impériale, la réunion d'une conférence qui aurait à s'occuper de ce grave problème.

Cette conférence serait, Dieu aidant, d'un heu-

reux présage pour le siècle qui va s'ouvrir; elle rassemblerait dans un puissant faisceau les efforts de tous les états qui cherchent sincèrement à faire triompher la grande conception de la paix universelle sur les éléments de trouble et de discorde.

Elle cimenterait en même temps leurs accords par une consécration solidaire des principes d'équité et de droit sur lesquels reposent la sécurité des Etats et le bien-être des peuples.

HORREURS MILITAIRES

TOUJOURS LES MASSACRES !

C'est aux quatre coins de la France qu'il y a eu des hécatombes de troubades. Et rien, nom de dieu !

Les pères, mères et frangins des victimes trouvent ça naturel : nuls ne rouspètent ! Nuls ne maudissent les assassins !

Dans la Vienne, au cours de manœuvres de cavalerie effectuées sous la coupe du galonnard Jacquemin, il y a eu une hécatombe terrible : après des caracolades à Menais, à Montcontour et autres patelins de l'entourage de Poitiers il y a eu les deux tiers des troubades fichus à cul et, turellement, y a eu une belle brochette de machabées.

A Amiens, lors de l'arrivée des réservistes, le médecin major passa les types à la visite et exempta un certain nombre d'hommes de marches et de manœuvres.

Le colon rouspéta, mais le major ne se laissa pas influencer : après une contre-visite il exempta de marche cinquante-quatre réservoirs.

« Scrogneugnieu, qué qui m'a foutu un major pareil ? hurla le colon, — un nommé Bizot, retour de Madacagar. C'est des clampins ces réservoirs, on va leur dégourdir les pattes : les cinquante quatre formeront un groupe spécial et ils viendront quand même aux manœuvres ! »

On obéit à cette brute !

Les cinquante-quatre pauvres réservoirs partirent... Et quarante-neuf restèrent sur la route, épuisés de fatigue.

Cinq seulement purent rentrer au quartier avec le régiment.

Cette brute de colon Bizot que les lauriers de son copain Lardemelle, le colon du 79^e, à Nancy, empêchaient de pioncer peut jubiler : sa férocité le désigne pour le métier de général !

A propos des horreurs de Nancy, voici les principaux passages de la babillarde d'un pousse-cailloux bidard qui a eu la chance extrême d'en revenir :

« J'ai marché jusqu'au bout sans caler, je ne peux pas raconter ce que j'ai vu moi-même, c'est trop triste à dire : ce n'est même pas croyable. Les journaux cachent le plus qu'ils peuvent les faits qui se sont passés. Il suffit de vous dire que le 79^e part en avant-garde de la division mercredi matin, à minuit et 1/2; nous marchons jusqu'à 11 heures du matin en courant dans les champs avec le sac sur le dos. Nous arrivons à Valhey, sur la frontière, vers 2 heures de l'après-midi. On nous reçoit très bien dans la ferme où je loge. Nous nous couchons à moitié morts de fatigue. A deux heures du matin il faut repartir; nous marchons avec peine et la manœuvre recommence de plus belle. A 10 heures, nous voyons les cuirassiers.

On nous fait cavalier en formation de combat, sans nous laisser le temps de nous reposer une minute. Il fait une chaleur affreuse; les hommes tombent de tous côtés, mais le colonel ne veut rien entendre pour nous laisser reposer cinq minutes.

Le major se dispute avec lui et crie tout haut qu'il va faire un rapport au ministre de la guerre, qu'il ne veut pas être complice d'un meurtre.

Il fait arrêter le régiment. Malgré tout, la route est semée d'hommes qui crévent le long des fos-

sés; c'est vraiment triste à voir : les officiers marchent à pied pour nous encourager, le lieutenant de mon peloton porte le sac et le fusil d'un homme qui tombe au bout de cinq minutes.

Nous repartons; des escouades entières qui tombent de tous côtés, c'est affreux de voir ça, et nous marchons depuis minuit et demi. Nous faisons la pose à Percueil; le colonel ne nous donne même pas une heure de repos. Nous nous couchons par terre sans vouloir manger; au moment de partir, le nombre des trainards est de 300 environ. Le colonel les traite de tous les noms; il veut faire passer son cheval sur un homme qu'il trouve couché sur la route; l'homme se relève et retombe comme une masse dix mètres plus loin; et c'est comme cela jusqu'à Nancy, où nous arrivons en nous traînant vers 3 heures.

Les habitants viennent au-devant de nous avec des bouteilles, des voitures, des seaux de vin, de café et de bière. On emporte tous ceux qui tombent dans les maisons. Les femmes pleurent; les enfants portent nos fusils.

Le colonel nous défend de boire, mais le commandant nous autorise. Il distribue des pièces aux enfants qui nous portent à boire : de tous les côtés, les épiciers sortent des bocaux de pastilles de menthe et le colonel ne veut toujours pas arrêter, disant qu'il a des ordres et qu'il rentrera avec quarante hommes s'il le faut.

Le commandant se dispute avec lui et il emporte les hommes dans les maisons lui-même. La foule siffle le colonel. On crie : « Mort aux vaches qui tuent les soldats ! »

Les rues sont noires de monde : enfin, c'est un triste spectacle... les voitures arrivent toute la soirée remplies de malades et de fusils ramassés sur la route.

La musique veut jouer en entrant, mais elle reste en bobine. Le colonel les traite de feignants, il dit haut :

« C'est ceux qui marchent jusqu'au bout que je plains et non les rosses qui roulent dans les fossés. »

On sonne l'appel : il en manque 450. En arrivant, on les aligne dehors sur des paillasses et, pendant toute la nuit, des rondes d'infirmiers passent dans les chambres... »

Toutes les ruminades qui pourraient s'ajouter seraient superflues.

Une simple constatation suffit : le colon assassin s'en tire avec quinze jours d'arrêt... Il n'est mort ni d'une congestion cérébrale, — ni d'autre chose !

A Coups de tranchet

A LA BOUCHERIE

Pendant la guerre de 1870, le 28 août, le corps d'armée du général Faily reçut des Allemands une sacrée tatouille; on battit en retraite et; à Beaumont, le galonnard fit faire halte.

L'armée campa à la six-quat-deux, sans plus s'occuper de l'ennemi que d'une vieille capote.

Mais, va te faire foutre ! Les Allemands arrivèrent et trouvèrent tout en payage.

Que faisait la gradaille ?

Elle gueuletonnait.

Les généraux et le général en chef déjeunèrent sans se faire la moindre bile, quand on vint annoncer que les Prussiens étaient proches :

— Ah, bah ! répliqua le général du Faily, nous leur avons tué hier assez de monde, ils peuvent bien aujourd'hui nous fiche quelques hommes hors de combat. Allons, débouchons une bouteille !

Et le gueuleton continua !

LA TORTURE EN INDO-CHINE

Il n'y a pas que les Espagnols qui, à Montjuich et dans leur colonies, pratiquent l'Inquisition; les Français font kif-kif.

Seulement, en France, c'est tout plein hypocrite : c'est la torture morale qui, dans les prisons, se pratique de préférence. Quoique ça, on use de la torture physique à l'occasion : la camisole de force, passée d'une façon roublarde, que connaissent les gardes-chiourmes, fait horriblement souffrir; les cordelettes de cette garce de camisole scient les chairs de la victime et, quand le supplice a duré quelques heures, le malheureux en reste blessé pendant une huitaine.

En Indo-Chine, y a pas à se gêner. Là-bas,

c'est carrément que les brutes françaises pratiquent l'Inquisition.

Dernièrement, le vol d'un millier de piastres fut opéré dans la turne du lieutenant gouverneur; les larbins furent accusés du chapardage et, pour les faire cracher au bassin, on les passa à la torture.

Le procureur général, — un français, s'il vous plaît, — appelle ça : *malmener* les accusés !

Et dire que les Tonkinois ne veulent pas se laisser convaincre de la supériorité sociale des français qui sont venus chez eux : piller, ravager, massacrer, — et torturer les survivants !



LA TRIQUE, Y A QUE ÇA !

Si le populo est emmiellé jusqu'à la gauche, il y a bougrement de sa faute.

En effet que sont ses emmerdeurs ?

Du petit au grand ce n'est qu'une tapée de jean-foutre — une infime minorité — à peine un sur cinquante.

Et c'est cette racaille qui, livrée à ses propres efforts, ne pourrait rien de rien qui nous tient sous sa coupe, — et nous tient salement, nom de dieu !

Pour que ça change il suffirait d'un brin de résistance — même passive — et de cette spontanéité qui pousse un gas d'attaque à mettre son grain de sel partout où il reluque une crapulerie, une ignominie ou une simple malpropreté.

Si, à chaque dégoûtation sociale en passe de s'accomplir, un bon bougre s'interposait et, les poings en avant, avait l'audace de gueuler : « Ça ne me plaît pas ! » le courant des événements serait vite dévié.

Mais voilà qui est désastreux !

Nul ne s'interpose parce qu'on est tous plus ou moins farcis de l'idée bêtasse que la fonction de la gouvernance est justement de veiller à ce qu'il ne se perpétue pas de vacheries et autres horreurs sociales.

Quel maboulisme !

C'est justement le contraire qui est vrai : l'Etat a pour métier de soutenir les crapules, les scélérats de tout poil, les voleurs et les assassins.

A part ça, il n'a pas de raison d'être !

—o—

A propos des enfants martyrs qui pullulent depuis trois semaines plus d'un jobard a gueulé après la lâcheté des voisins, s'étonnant que ces couillons-là aient été assez pleutres pour laisser se perpétrer, à portée de leurs oreilles, la martyrisation de pauvres gosses.

Il est presque certain que ceux qui jéréminent après le jemenfoutisme des voisins auraient fait kif-kif en semblable circonstance et — comme de juste — ils auraient, pour excuser leur passivité, mis en avant deux raisons qui découlent logiquement de l'agencement social :

Primo, ils auraient objecté que s'ils ne sont pas allés casser du sucre chez le quart-d'œil, sur le dos des parents tortionnaires, c'est parce que le métier de mouchard les dégoûte et que, pour rien au monde, ils ne voudraient se bombarder pourvoyeurs de prison.

Et, en cela, ils n'auraient pas tort ! Il n'y a rien de plus dégueulasse que la mouchardise, — surtout quand elle est volontaire ! Un mouchard qui fait le roussin pour vivre est un rude saligaud, mais le birbe qui, sans l'excuse d'y trouver sa pâture, se bombarde mouchard volontaire est doublement porc.

Voilà pour la première objection.

Passons à la seconde :

Les types auraient prétendu que, en leur qualité d'honnêtes citoyens ils carment leur part d'impôt et que, sur cette part, une portion a pour destination d'alimenter les agents de l'autorité qui, moyennant finances, sont chargés de veiller au bon ordre et au respect des lois.

Donc, chacun son métier ! Si eux, braves contribuables, s'avisent de faire le turbin de la police ce serait quasiment une usurpation de fonctions ou, tout au moins, la preuve qu'ils ont tort de cracher l'impôt. En effet, ils ont voulu, moyennant galette, se décharger sur des spécialistes du soin d'empêcher qu'on se mange mutuellement le nez.

Si le travail policier est mal fait, ça ne les re-

garde pas ! Ils s'en lavent les mains. Adressez vos critiques la porte en face : à l'Etat.

Ces raisonnements seraient tout plein logiques s'il était démontré que l'Etat est le réel protecteur des citoyens et qu'il s'acquiesce de ce turbin par l'intermédiaire de la séquelle justiciarde et policière.

Mais, voilà le hic !
L'Etat est-il bien ce qu'on le suppose ? N'est-il pas plutôt le contraire : non le protecteur des citoyens, mais un sale maq' qui les estampe, les vole et les chourine à plaisir ?
Et foutre, il s'agit de ne plus se laisser monter le job !

L'Etat n'est pas ce que les gobeurs s'imaginent : en vérité, il n'est qu'un ramassis de bandits à tout faire, de voleurs à la tire, d'assassins de grand chemin.

Le principal turbin de cette grande association de malfaiteurs est de nous détrousser : en douce, si on est bonnes poires ; à la dure, si on y trouve un cheveu. Et dam, si on rechigne, l'Etat ne barguigne pas : pour apprendre à vivre aux rouspéteurs il leur fait le coup du père François et les estrangouille carrément.

Dès qu'on est assez mariolé pour considérer la gouvernance sous son vrai jour, on change son raisonnement d'épaulé : il ne s'agit plus de s'en rapporter à elle du soin de veiller au bon ordre et à la sécurité sociale, — il s'agit, au contraire, d'éviter son intervention.

Tout le mal vient d'elle !
Et, pour s'en convaincre, il n'y a qu'à appliquer cette affirmation au cas particulier des enfants martyrs :

Primo, si certains parents sont assez abrutis pour martyriser leurs gosses, la faute en est à l'Etat qui, par son oppression, les a rendus hargneux et acariâtres : c'est lui qui, en protégeant les riches, maintient la misère du populo et c'est lui aussi qui force les mauvais parents à élever leurs loupiots et les empêche de les abandonner aux soins de bons bougres et de bonnes bougresses qui seraient heureux de les dorloter.

Deuxièmo, c'est encore la faute à l'Etat si les voisins laissent s'accomplir la martyrisation des gosses sans y mettre leur grain de sel : ils s'en remettent à la police !

Si l'Etat n'existait pas, chacun aurait le sentiment de son individualité et aussi de la solidarité humaine : on rouspéterait à la moindre crapulerie et si on voyait un abruti, encore embrené de préjugés autoritaires, tarabuster un mioche, on aurait vivement fait de lui servir une dégelée de marrons et de chataignes.

Et ça le guérirait, nom de dieu !
Ça le guérirait plus sûrement que la crainte du gendarme.

La trique, en pareil cas, y a que ça de vrai et d'efficace.

—

Je viens de seriner que l'Etat est notre ennemi. Notre pire ennemi, mille marmites !
Cela, il faut se l'ancrer profondément dans les boyaux de la tête.

C'est facile, d'ailleurs : il n'y a qu'à reluquer les événements, petits ou grands, pour s'apercevoir que ce qui arrive de chouette et de galbeux se fait toujours malgré et contre l'Etat, tandis que tout le mal dont on pâtit, toutes les putaineries et les atrocités qui se dévident s'accomplissent grâce à lui.

L'autre jour, une ribanbelle de troubades, — le 29e lignard — était de passage à Nevers. On logea les pousse-cailloux chez l'habitant.

Un jean-foutre de ferblantier — un abruti patriotard — qui perche rue de la Préfecture eut à loger un pauvre bougre de truffard à qui il arriva une chose tout à fait naturelle : ayant la la gueule en feu, il se leva au mitan de la nuit et se rinça la gargamelle en carottant au patriotard ferblantier une chopine de jus de cassis.

L'animal de ferblantier s'aperçut du truc, le lendemain. En pareil cas, un bon bougre eut été offrir au truffon ce qui restait de jus de cassis au fond de la bouteille, en se faisant ce raisonnement normal : « Il fallait que le pauvre fieu soit rudement assoiffé pour m'avoir rousti ce jus de cassis. Il aura soit encore, donnons-lui le restant !... »

C'eut été rupin ! Mais un patriotard ne peut avoir une idée pareille.

Bien au contraire, le jean-fesse se trotta chez le colon et lui dénonça le carottage du truffon.

Le colonel ne fit ni une ni deux : il fit bloquer le pousse-cailloux et le malheureux est maintenant à la prison de Bourges où il attend le conseil de guerre.

Le populo s'indigna de la vacherie du patriotard ferblantier.

A qui s'en prendre : à l'Etat ?
Nul n'y songea ! Et avec bougrement de raison, car l'Etat est fatalement avec le colon et le ferblantier contre le pousse-cailloux.

Sur ce, voici ce que fit le populo : Bourges étant trop loin pour s'y trimballer et défoncer la prison où est bouclé le licheur de jus de cassis, il s'attroupa devant la turne du dénonciateur et, pendant deux jours de suite, une foultitude énorme fit au salaud un charivari monstre.

Ca' c'est bath aux pommes !
Et, tonnerre de Brest, si chaque fois qu'une vacherie s'accomplit le populo prenait l'habitude de manifester son indignation, kif-kif les gas de Nevers, on y verrait vite du changement.

—

Et foutre, si on se mettait sur ce pied, ce qu'on en trouverait des occasions de rouspétance !
Ainsi, ces jours derniers, à Angers, un copain a été saqué du bagne Bessonneau, à cause de ses idées.

Le gas avait turbiné dans la boîte, il y a de ça plusieurs années et, une première fois, avait été balancé, — simplement parce qu'il était farci d'idées anarchotes.

Depuis, on l'avait rembauché, supposant que la mistoufle lui aurait fait perdre ses sentiments de révolte. Or, voici qu'au bout de quatre ans, on s'aperçoit que le bon fieu est toujours le même et, qui plus est, qu'il a contaminé d'anarchisme une trifouillée de prolos du bagne.

Pour lors, le directeur n'a pas hésité : il a fichu son sac au copain.

En pareille circonstance il ne vient à aucun bon bougre l'idée d'aller se plaindre à l'Etat, — on sait bien que l'Etat est le protecteur des patrons.

Le gas n'a pas pris ce chemin de traverse : il a foncé tout droit sur le directeur et lui a servi une riche latouille.

S'il en encaissait de pareilles de temps à autre, ça l'assouplirait, nom de dieu !

Et il en a besoin, car c'est un rude charognard. En 1893, pendant la grande grève de l'industrie textile, ce mufle bavait aux ouvriers qui ne voulaient pas se décider à crever complètement de faim pour l'enrichissement du patron : « Vous vous plaignez ? Mais les ouvriers allemands et belges ne mangent que des patates et ils ne se plaignent pas !... »

Sale jean-fesse ! Et toi, bouffes-tu ce que tu mérites ? Non pas, car tu n'y trouverais ni os, ni épiluchures.

—

Il n'y a pas à épiloguer : l'Etat est l'ennemi du populo.

Dans les chichis du bon fieu angevin avec le directeur du bagne Bessonneau, de quel bord était l'Etat ?

Du côté du directeur, contre le turbineur, dans l'histoire du patriote de Nevers dénonçant le troubade qui lui avait liché du jus de cassis, contre qui était la gouvernance ?

Contre le troubade et le populo rouspéteur. J'ai prouvé plus haut que c'est encore l'Etat qui engendre les martyriseurs de gosses et je conclus :

En toutes les horreurs qui s'accomplissent « cherchez l'Etat ! »

BABILLARDE D'UNE VICTIME

Je reçois d'Eu, la babillarde suivante qui montre que le maire d'Eu, Paul Bignon, n'est pas seulement un sacré politicien à tout faire, mais encore un exploiteur enragé :

Eu, 29 août 1898.

Père Peinard,

Je vous écris pour vous apprendre mon malheureux sort. J'étais employé chez le fameux Paul Bignon, à raison de 60 francs par mois, quand, il y a environ cinq mois, il me donna un billet de mille francs pour payer un acquit à la régie. Malheureusement pour moi, je perdis ce billet en route et mon patron m'a dit qu'il fallait que je le lui rembourse, à raison de 30 francs par mois.

Une jeune demoiselle a vu ramasser le billet de mille francs par un vieux mendiant chez qui on a perquisitionné, sans rien trouver.

N'ayant pas le numéro du billet on n'a pu en arrêter la circulation.

Et comme je n'ai plus ni père ni mère je me vois dans un drôle de sort : ma sœur, chez qui je prenais pension m'a dit qu'elle ne pouvait plus me nourrir pour ce qui me reste de mon mois.

Ne sachant que devenir j'ai profité de ce que mon patron était en vacances pour m'engager ; c'est son adjoint qui a signé les pièces car Paul Bignon n'aurait probablement rien voulu savoir

tant que je n'aurais pas eu fini de lui rembourser ses mille francs.

Maintenant, me voilà soldat !

UN DE VOS LECTEURS.

Quel sale rapiat que ce Bignon !
Pour un peu — s'il avait osé — il aurait écorché vif son malheureux prolo.

Quelle infamie, nom de dieu !
Comment, voilà un pauvre bougre qui gagne 60 francs par mois et à qui, pour le punir d'une boulette, l'exploiteur barbotte la moitié de sa paye.

Le prolo lui a perdu mille francs, — c'est pas un sou, c'est vrai ! Mais ça ne ruine pas le maire d'Eu : il a d'autres billets de mille. Il a mangé depuis cette perte, — tandis que son prolo n'a pas bouffé : vingt sous par jour, c'était la famine !

Le Bignon a ainsi acculé le pauvre bougre au suicide. Et ça n'a pas raté ! Seulement, au lieu de se foutre une balle dans la tête, le malheureux a choisi le suicide moral : il a tué sa personnalité, — et s'est fait soldat !

C'est toujours un homme de moins, — et cet homme, c'est le maire d'Eu qui l'a tué !

MARCHE RÉVOLUTIONNAIRE

par JULES JOUY

Air : Le Midi bouge

REFRAIN

Un ! deuss !

Marchons ensemble ;

Le sol tremble.

Un ! deuss !

Nous nous foutons bien d'euss !

En avant ! travailleurs ! (bis)

En dépit des railleurs (bis)

Sous la casquette,

Marchons, avec fierté,

A la conquête

De notre liberté !

Au refrain.

De l'audace ! ouvrier ! (bis)

Confisque l'atelier ! (bis)

Prends la machine,

La forge et les marteaux ;

Garde l'usine :

T'auras les capitaux !

Au refrain.

Si tu veux ton bonheur, (bis)

Prends le blé, moissonneur ! (bis)

Fauche la paille

Pour en orner ton toit.

Bûche et travaille,

Mais travaille pour toi !

Au refrain.

Mincur, romps ton licol ! (bis)

Accapare le sol ! (bis)

Fouille et turbine ;

Mais garde les métaux !

Chipec la mine

Et t'auras les châteaux !

Au refrain.

Pauvre soldat trompé, (bis)

Prolétaire dupé, (bis)

Vois et ne bouge,

Ou, sans cela, morbleu !

Pantalon rouge,

Gare au pantalon bleu !

Au refrain.

La bourgeoisie est là (bis)

Frappons-là ! Chassons-là ! (bis)

Peuple ! on te blouse !

Ouvre l'œil, endormi !

C'est sous ta blouse

Qu'est ton meilleur ami !

Un ! deuss !

Marchons ensemble ;

Le sol tremble.

Un ! deuss !

Nous nous foutons bien d'euss !



LES SCULPTEURS DE L'EXPOSITION

Après les terrassiers, voici une autre catégorie de turbinateurs — et des plus huppés — qui viennent de se fiche en grève sur les chantiers de l'Exposition : les sculpteurs décorateurs.

Une cinquantaine de ces gas avaient été embauchés par un entrepreneur, un nommé Germain, pour sculpter les chapiteaux du palais des Champs-Élysées. Après avoir examiné le boulot ils demandèrent 300 balles par chapiteau ; l'exploiteur offrit deux cents francs.

Turellement, ils l'ont envoyé aux pelottes et se sont fichés en grève.

L'exploiteur, acculé par la résistance des gas, leur offrit 275 francs et eut le toupet de leur dire : « Si vous ne cédez pas je ferai venir des prolos italiens et allemands qui, eux, travailleront pour encore meilleur marché... »

Mais le type n'a pas osé, car il y a un gréviste qui lui a dit gentiment : « Mon salaud, si tu fais ça, c'est pas aux prolos allemands et italiens qu'on tannera le cuir, c'est à toi... »

GRÈVE DE MOULINEUSES

Dans l'Ardèche, il y a une tapée de bagnes industriels où on tripatouille la soie et où turbinent, en grande partie, des ouvrières.

Les pauvres bougresses ne gagnent pas épais : à peine 20 ou 25 sous par jour !

Et voici que les exploiters trouvent que c'est encore trop : il y a une quinzaine, ils ont voulu réduire la paye mensuelle à 26 ou 27 francs, au lieu de 32 ou de 34.

Ça ne ferait même plus vingt sous par jour : à peine 15 ou 18 !

Les moulineuses n'ont rien voulu savoir et elles se sont fichées en grève. Rien que dans Privas et les environs, une vingtaine d'usines chôment.

Le malheur est que les pauvres grévistes se laissent emberlificotter par les politiciens et les larbins de la gouvernance : au lieu de courir sus à leurs exploiters et de leur carder les fesses à grand renfort de chardons, elles discutent avec eux et se laissent mener en bateau dans les grands prix.

Un des premiers attrape-nigauds auquel les moulineuses se sont laissées prendre, c'est le truc de l'arbitrage : le jugeur de paix est venu à elles, la gueule enfarinée et a proposé ses services.

De prime abord, les singes voulaient ratiboiser dix pour cent ; puis, ils se sont limités à cinq pour cent.

Oh, les braves crapules ! C'est comme s'ils volaient à chaque ouvrière un kilo de pain chaque jour.

« Acceptez ces conditions, a bavé le juge de paix. Les patrons ont des charges, des contrats onéreux... »

Ça se passait l'autre jour, au théâtre de Privas ; il y avait là 600 grévistes — et les patrons avaient oublié de venir, malgré leur promesse formelle.

Alors, une bonne bougresse qui n'a fichtre pas froid aux mirettes, Marie Paret, a pris la parole après le jugeur bavé ; elle n'a pas eu de peine à expliquer que les patrons n'ont pas de contrats, ainsi qu'ils le prétendent et que la rapacité seule les a poussés à diminuer les salaires.

Et toutes les grévistes d'applaudir ferme et d'acclamer la grève.

Mais voilà : les patrons n'attendent pas après la croustille, tandis que les ouvrières tirent la langue...

Je souhaite que la famine n'ait pas raison de leur énergie. Ou, pour mieux dire : que les bonnes bougresses soient assez marioles pour s'éviter la famine !

DÉROUTE DE PROLOS !

Deux grèves viennent de s'achever ces jours derniers par la déroute des prolos :

Les métallurgistes de Fourchambault ont repris le turbin : une chîée de grévistes restent sur le pavé ! Et, évidemment, ce ne sont pas les

moins audacieux, — parmi ceux qui n'ont pas été repris il y a plus d'un anarcho.

A Rouen, autre fiasco : les fileuses qui étaient en grève depuis pas mal de semaines, ont dû mettre les pouces et rentrer au bagne.

Tuyaux Corporatifs

RONCHONNADES DE MINEURS

Dimanche a eu lieu à Lens un congrès des mineurs du Pas-de-Calais et du Nord.

On a discuté ferme sur les vacheries et la rapacité des compagnies.

Et, nom de dieu, on aurait pu discuter six semaines sans épuiser le chapitre, tellement y en a long à dégoïser.

Un bon bougre, Durieux, en tenait pour qu'on réclame aux compagnies la fixation d'un salaire minimum : 4 fr. 80 pour les ouvriers dans la force de l'âge et 4 fr. 25 pour les vieux qui s'occupent à rafistoler la mine. En outre, il voulait qu'on obtienne la réintégration des gas congédiés en 1893, après une grève malheureuse.

Comme exigences, c'est maigre, cré pétard ! Quoi, des bons bougres qui sont les vrais créateurs de la richesse des actionnaires de mines, qui, par conséquent, peuvent exiger tout, se restreignent à mendigoter des babioles ?

Il n'y a pas à tortiller : les mineurs sont de bonnes têtes !

Et même plus qu'on ne croit, foutre !

La proposition de Durieux a été trouvée trop carabinée et Basly et Lamendin ont tellement seriné qu'il faut modérer ses exigences et être tout plein pacifiques que le congrès s'est rallié à l'opinion de ces sacrés pisse-froids.

Il a été décidé qu'on se bornerait à soumettre à la bienveillance des grosses charognes des compagnies les réclamations suivantes :

Primo, baisse des loyers des casbahs loués par les compagnies aux mineurs et retour aux prix en vigueur avant la grève de 1893 ;

Deuxièmo, augmentation de dix pour cent sur tous les salaires ;

Troisièmo, répartition plus équitable des salaires.

Ce n'est pas méchant comme réclamations : Fichtre non ! Quoique ça, ça vaut mieux que rien.

Mais, crédieu, si les gas ne tablent pour réaliser ce programme que sur la bienveillance de leurs exploiters, ils peuvent se fouiller !

ET LA GRÈVE DES CHEMINOTS !

On en parle ! On en parle !

Et c'est tout, nom d'une pipe !

Ça me paraît bougrement insuffisant.

D'autant que les cheminots n'ont rien à gagner à lambiner, tourner autour du goguenot, jacasser et n'agir jamais.

Ils laissent fuiter l'occasion !

En effet, tandis qu'ils restent inactifs, les matadors des compagnies ne chôment pas : ces charognards se décarcassent et se grouillent pour n'être pas pris au dépourvu, en cas de grève — et la gouvernance leur prête la main.

Dès maintenant, des troupades sont réquisitionnés et bombardés employés de chemins de fer — sous prétexte qu'on manque de personnel.

En réalité, le but est d'accommoder les troupes au service de façon à pouvoir du jour au lendemain remplacer les grévistes.

A Dieppe, la compagnie de l'Ouest a une chîée de troupades dans ses services.

Ce fourbi ne s'opère-t-il qu'à Dieppe ?

C'est peu probable !

Il y a des chances pour qu'un peu partout — ou tout au moins dans les centres importants — se manigance le même truc.

Le but est d'initier le plus possible d'hommes afin que, si la grève éclate, il y ait mèche de maintenir la circulation — sinon partout, au moins sur les grandes lignes.

Qui sera roulé du coup ?

Les cheminots !

Ils sont épatants, ces bougres-là ! Ils ne déçoivent de brailler à la grève et ils restent aussi immobiles qu'un poteau télégraphique.

Qu'ils prennent garde ! S'ils lambinent à per-

pète, ils en verront de cruelles ; les Compagnies, rassurées, n'hésiteront pas à serrer la vis à ces moineaux-là, les plus actifs seront saqués et les autres muselés.

Pour ce qui est de se fiche en grève — il sera trop tard !

C'est pour le coup que les cheminots seront logés à vilaine enseigne : ce qu'ils prendront pour leur rhume !



L'exploiteur Barbe-à-poux

Saleux est un petit patelin, tout proche d'Amiens, où un capitalo, le jean-foutre Cauvin, fait la pluie et le beau temps.

Dam, le mec est le maître en plein ; primo, comme patron ; deuxièmo, comme député.

Par exemple, pour être élu, ça lui a coûté cher. Mais l'animal n'a pas lésiné ! Il savait pouvoir, de façon ou d'autre, reprendre aux turbinateurs ce qu'il était obligé de gaspiller pour la circonstance. Aussi, y a-t-il été carrément ! A la pression sur ses esclaves et au coutumier tripatouillage des urnes, il a ajouté un arrosage et un graissage mirifiques.

Et, maintenant que l'affaire est dans le sac, le grigou tire des plans pour rattraper le pognon dépensé en marchandages électoraux. Si donc, quelques turbinateurs jobards avaient espéré que leur singe serait plus coulant, une fois député, ils peuvent en rabattre.

Une des premières binaises du Cauvin a été de faire doubler les amendes du matin.

Qu'ont fait les prolos pour se soustraire à cette augmentation de volerie ?

Rien, nom de dieu !

S'ils avaient eu le nez creux, dès le lendemain, pour répondre du tac au tac à leur singe, ils se seraient tous amenés une demi-heure après la minute réglementaire — et ils auraient continué le système jusqu'à ce que l'exploiteur ait fait lever sa garce d'affiche.

Si, même, ils avaient manqué de culot pour agir ainsi, il leur restait un joint : sabotter dur et ferme ! sabotter jusqu'à la gauche !

Quand on a deux sous de jugeotte et de volonté, le sabotage est toujours commode à pratiquer.

Et foutre, si, au bout de quelques mois, le Barbapoux s'apercevait que ses bénéfices diminuent dans une sacrée proportion grâce au coulage, au gaspillage, au ratage, au dépiotage et autres formes du sabotage, ça lui donnerait à réfléchir.

Il baisserait le caquet !

Or, n'y aurait-il que ça, en attendant le grand chambard, ça vaudrait mieux que peau de balle !

L'invasion des machines

Brieulles. — Plus on va et plus les machines se répandent — tant aux champs qu'à l'usine ! Et, partout, elles font une sacrée concurrence aux prolos et leur tirent le pain de la bouche.

De Brieulles, une petite campluche de l'Est, un copain m'écrit que, si ça continue — et ça continuera ! — les moissonneurs n'auront qu'à regarder les mécaniques faucher le blé et tout ce qui s'en suit.

Cette année les pauvres bougres de moissonneurs ont groumé un brin et ont boycotté les proprios qui se servaient des faucheuses. Ils ont eu gain de cause et ont obtenu quatre doubles décalitres de blé — tandis que les autres années le salaire était de deux doubles en moyenne.

Tout ça n'est que momentané !

Les prolos des campluches n'arrêteront pas l'invasion des machines.

Certes, pour l'instant, les pauvres gas ont raison de se défendre contre leur concurrence — mais ce n'est pas une solution.

De solution efficace, il n'y en a pas deux — il n'y en a qu'une, nom de dieu !

Tant que la terre n'aura pas fait retour à ceux qui la cultivent, tant qu'on n'aura pas envoyé au pelotes les accapareurs, les capitalos et les rentiers, on restera gros-jean.

Après, quand la terre aura été libérée — à

grand renfort de fourches ! — les belles mécaniques seront les copines du populo : elles tourneront au profit de tous et tout le turbin qu'elles abattront sera de la besogne évitée à un chacun.

Aussi, cré pétard, loin de les reluquer de travers on trouvera qu'il n'y en aura jamais en suffisance.

Plus teigneux que son singe !

Nîmes. — Un bon fleu m'écrit qu'à une buvette de l'avenue Feuchières le chien de garde est plus teigneux que son singe.

Hélas, c'est malheureusement trop commun ! Ils sont légion les couillons de prolos qui renchérisent sur la vacherie des exploités.

Que sont les sergots, les pandores, les rousins de tout calibre, les garde-chiourmes des prisons et aussi les larbins et tous les rince-cuvettes des dirigeants ?

Des prolos ! Rien que des prolos !

Si les types avaient le nez creux ils refusaient d'être les souteneurs des chameaucrats et chercheraient à vivre par eux-mêmes et pour eux-mêmes.

Malheureusement, on n'en est pas là !

Et c'est justement pourquoi les gas dessalés doivent redoubler de nerf et d'initiative pour faire comprendre aux ostrogoths bouchés à l'émeri que le jour où ils se décideront à n'être plus les marlous des richards, le bien-être sera le lot de tous.

La piôle à Corneille

Rouen. — Le Conseil général rumine s'il doit acheter une turne, habitée jadis, à Rouen, par le poète Pierre Corneille ?

Il y a déjà, à Petit Couronne, une maison de Corneille, devenue propriété départementale.

En avoir deux fera-t-il une plus belle jambe au poète ?

Si on se fiche sur le pied d'accaparer tous les logis où vivota Corneille — ou tel autre type célèbre — on n'a pas fini.

Si encore on transformait ces piôles en asiles pour les pufotins et les reflieurs de comètes, on pourrait voir... Mais on ne le fait pas !

C'est d'ailleurs une sacrée blague que ces histoires de maisons célèbres : la piôle à Corneille est kif-kif le couteau de Jeannot... C'était toujours le même surin malgré qu'on eût changé trois fois la lame et quatre fois le manche.

Depuis deux siècles, et plus, que Corneille a cassé sa pipe, sa maison a passé dans bien des pattes ; elle a été modifiée, réparée, rafistolée, transformée. Aujourd'hui, au rez-de-chaussée, c'est un troquet. Il y a quelques années c'était un sale boui-boui.

Chimène qui l'eût dit ! Rodrigues qui l'eût cru !

Le charitable Bouctot, conseiller général de Saint-Saëns, bouffe-galette frais pondu en pince pour que le département achète la baraque.

Que ne se fend-il lui-même et ne fait-il ce petit cadeau au département ?

Pourquoi ? C'est bien simple : Rouen n'est pas dans son fief électoral !

Les générosités des politiciens n'ont jamais qu'un objectif : embobiner les électeurs ou, pour parler franc, acheter les suffrages.

Et c'est pour ça que Bouctot, ladre vis-à-vis de Rouen, vient d'abouler à la commune de Saint-Saëns un magot de 20.000 balles que l'Etat lui a casqué pour expropriation de terrains.

L'animal est généreux à bon compte !

L'abrutissement par les courses

Troyes. — Les dirigeants ne refouent à aucun moyen pour masturber le populo et le détourner de la ruminade des questions sociales.

Malgré que la loi interdise les jeux on laisse parier aux courses de chevaux.

De même, malgré que la loi interdise les courses de taureaux, il y a tant et plus de ces hideux.

Il y a trois semaines il y en a eu à Toulouse où, en grande bande, s'étaient amenés tous les fripouillards de la gouvernance. Il s'agissait d'une partie de vadrouille sous prétexte de glorifier les « Cadets de Gascogne ».

Deux ou trois bourriques ministérielles assistèrent aux courses de taureaux et applaudirent kif-kif des sauvages. Bourgeois fut même plus radical ; il se fit amener l'étripeur le plus renom-

mé et le félicita d'avoir tué beaucoup de taureaux :

— Comme ministre je vous blâme, mais comme homme je vous approuve ! qu'il baya.

Mince de culot, nom de dieu ! Et dire que ce mec a pour métier de faire respecter les lois... Après un tel exemple, le populo aurait bien tort de se gêner, — chaque fois qu'il se trouve hors de portée d'un marlou légal.

Pour en revenir aux courses de taureaux, je disais donc que — sans en avoir l'air — les jean-foutre de la haute tiennent à les implanter en France parce que ça tue l'énergie et l'initiative populaire.

Dimanche, il y a eu une de ces garces de courses à Troyes : n'étant pas certains de faire bonne recette les barnums avaient annoncé sur leurs affiches qu'il n'y aurait pas de mise à mort.

Deux sortes de public assistaient au spectacle : le populo qui a hué ferme et sifflé ; puis une autre catégorie de sauvages qui ont réclamé la mise à mort.

Inutile de dire que ces brutes sanguinaires étaient la crème de la société : la clique galonarde et porte-rapière, les échappés des cercles catholiques, les bourgeois et les putains.

Il est bon d'ajouter que la majorité de la classe ouvrière s'était abstenue d'aller à ces jeux barbares. Ce qui prouve que le populo troyen n'est pas aussi masturbé que le souhaiteraient les crapules de la haute.

Quelles monstruosités que ces courses de taureaux !

C'est aux copains à en faire toucher du doigt l'ignominie et à expliquer que dans une société galbeuse où il n'y aura ni dirigeants ni exploités on aura le dégoût de divertissements pareils.

Certes, on se donnera du bon temps ! Mais jamais on ne prendra plaisir à voir souffrir les animaux, qui sont nos frères inférieurs, pas plus qu'à jouir de la douleur de nos semblables.

Cette barbarie dans la jouissance disparaîtra avec le dernier bourgeois.

Revenu de loin !

Rennes. — Les accusations portées contre ce pauvre bougre de Marpeaux, dont l'incarcération durait depuis plus d'un mois, étaient tellement idiotes que la Cour d'assises l'a acquitté.

Le chat-fourré qui s'était acharné contre cette victime, le procureur de la R. F. de Brest va-t-il en crêver de dépit ?

Si oui, tant mieux !

Par contre, qui va indemniser Marpeaux de sa liberté perdue et des craintes et des supplices qu'on lui a fait endurer ?

VERS LA RÉVOLTE

(8) PAR HENRI RAINALDY

Il pouvait tout supporter ; rien ne l'émeuvait ; il ne souffrait plus et n'avait plus ni grandes peines, ni petits chagrins, ni contentements, ni plaisirs ni espérances.

Rien ne lui faisait ; les événements extérieurs ne l'atteignaient plus ; il ne croyait ni ne voyait, n'ayant aucune idée... il dormait d'un sommeil étrange, de même que s'il n'eût pas vécu... il était la bête !

Les officiers prétendaient qu'il était devenu fou et les autres gradés le laissaient à peu près tranquille. On ne s'occupait pour ainsi dire plus de lui ; il devenait un privilégié, parce qu'il avait le droit de se tromper à l'exercice, d'être paresseux, de ne plus faire de corvées et de soulever la pitié de tous ! — sauf de l'adjudant qui le traitait de « veinard » et « d'héritier ».

Des hommes — des soldats — c'est-à-dire des êtres durs par profession et par obligation, avaient pitié de lui !...

Le soir, à l'heure de la soupe, ils disaient, durant qu'il restait accroupi à l'entrée de la tente, les bras pendants, les regards perdus dans une mystérieuse contemplation : « Pauvre bougre ! » Misère de misère ! il leur faisait pitié !

Cela dura quinze jours.

Ardemment il souhaitait la fin des manœuvres, la rentrée du bataillon à Saint-Michel...

A force de chansons, la dernière étape fut faite sans trop de fatigues, et comme ses camarades, Delcros chanta, quoique écoeuré :

Il était un tambour qui revenait de Flandre...

ou bien :

Ah ! si le capitaine savait ça !
Tra la la !...

Sur la route, le bataillon rencontra des fantassins qui marchaient lentement à pas comptés ; les chasseurs leur marquèrent la cadence :

Ah ! qu'on les cogne les biffins
Qu'on les cogne dans les coins !...

Ils durent être charmés. N'empêche que leur livrée était moins lourde à porter...

En arrivant à Saint-Michel, la dernière chanson fut celle qui célèbre les alpins :

Quels sont ces hommes alertes
Qui vont sous les noirs sapins
Dans les montagnes désertes ?
— Ce sont les chasseurs alpins !

La ville fut traversée au pas, joyeusement, crânement, martialement — mieux qu'au départ — fanfare en tête, avec un faux air de revenir de la guerre — en vainqueurs. Une poussière épaisse et blanche couvrait les uniformes. Delcros vit cependant un petit sous-lieutenant en ramasser sur la route et en semer sur les manches de sa tunique, pour être « plus chic. »

VI

Le sergent-major de la deuxième lut un matin, au rapport : « Le chasseur Delcros sera mis à l'essai comme secrétaire chez l'officier d'habillement. »

C'était la délivrance, la rupture de la chaîne qui le liait à l'adjudant, une tranquillité certaine, presque la liberté.

Pierre en ressentit une grande joie, et il écrivit à sa sœur une longue lettre pour lui apprendre l'heureux événement et lui manifester l'espoir d'une permission prochaine. Mais, il ne put s'empêcher en terminant de lui confier ses regrets mal cachés sous des paroles de colère et d'orgueil :

« Vois-tu, ma chérie, ils ont tué tout ce qu'il y avait en moi de beau, de grand, de poétique. Ils m'ont fait presque méprisable. Je n'ai pour ainsi dire plus de conscience, plus de morale, plus de volonté, plus d'audace, rien, rien de ce qui fait un homme.

» Tu ne me reconnaitrais plus si tu me revoisais.

» Je pleure sur mes idées mortes, sur mes projets renversés, j'enrage !...

» Mais, à quoi sert-il hélas ! de pleurer ? »

Le bureau de l'officier d'habillement se trouvait au centre de la ville, dans un vieux château très incommode et presque en ruines, transformé en caserne et habité par les hommes de la section hors-rang : — les fricoteurs.

Il se composait d'une unique grande pièce rectangulaire et nue éclairée par deux fenêtres, l'une au nord, l'autre au midi.

Pour tout mobilier, des chaises de bois et des tables de cuisine ; les murs étaient blanchis à la chaux, le plafond ridé menaçait de s'effondrer, mais devant les yeux, au dehors, s'encastraient dans le bleu du ciel deux tableaux grandioses brossés par la nature : la mer infinie ; les Alpes abruptes et tristes.

Delcros fut bientôt satisfait de sa nouvelle situation.

Plus de corvées, deux heures d'exercice par semaine — une vraie distraction — quelques revues pas trop minutieuses et puis enfin, ce qui n'est pas à dédaigner, des camarades pour la plupart moins bêtes et moins grossiers que ceux des compagnies. Il n'était plus un de ces bleus vulgaires que l'on pouvait chiner à l'aise, les chasseurs devaient le respecter : il comptait à la section !

Chaque matin en partant des casernes neuves pour aller au vieux château, il longeait la mer, par flânerie, sans se presser, regardant les pêcheurs ramener leurs filets, et très agréa-

blement il songeait que son esclavage s'atténuait, puisque sans galons, il pouvait vivre dans une douce tranquillité.
 Au moins ne verrait-il plus à chaque instant la face hypocrite de son adjudant, n'aurait-il plus à endurer ses sarcasmes.

(La suite au prochain numéro.)

Appel aux Camarades de Roubaix

L'indifférence qui règne parmi un grand nombre de camarades est d'autant plus regrettable que depuis le dernier échec du pontife et endormeur Guesde, la réaction cléricale et patronale redouble avec d'autant plus d'intensité qu'il y a chez nous plus de nonchalance.

Le peuple n'endure pas sa misère par plaisir — il voudrait être heureux! Mais il ne sait comment conquérir le bien-être.

C'est à nous, camarades, et à tous les sympathiques aux idées de redoubler d'efforts.

Une occasion se présente: Henri Dhorr désire faire des conférences dans le Nord et, à ce propos, le groupe du Pile prend l'initiative de convoquer les camarades pour le samedi 3 courant, à 8 heures du soir, au Tambour-Maitre, 74, rue des Longues-Haies, on s'entendra sur les conférences et la location des salles.

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV^e, réunion lundi 5, salle Anne, 27, rue Mouton Duvernet. Causerie par le camarade Villeval. Collectivisme et anarchie.

— Salle de l'Harmonie, rue d'Angoulême. Samedi, 3 septembre à 8 h. 1/2, conférence publique par T. Léveque. Sujet: L'enseignement criminel des religions.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 56, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Les Libertaires du XV^e, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux; affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

Banlieue

AUBERVILLIERS. — Les copains se rencontrent le dimanche au fort d'Aubervilliers, à 2 h. de l'après-midi.

SAINT-DENIS. — Groupe libertaire d'études sociales. Salle Ollivier, rue du Port, (près la gare), tous les samedis, à 8 h. 1/2, causeries, lectures, discussions. Les camarades sont priés d'être exacts.

VILLENEUVE-ST-GEORGES. — Dimanche 4 septembre à 2 h. de l'après-midi, salle Dubac, 2, rue de Paris. Conférence publique contradictoire par Francis Prost sur la misère et les enfants martyrs. Capitalisme et désarmement. Moyen de transport: gare de Lyon.

Province

ST-ETIENNE. — Au bon coin Stéphanois, Samedi 10 Septembre, réunion des camarades. Appel est fait à toutes les initiatives.

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Terminus, à droite de la gare.

AMIENS. — Vu la nécessité de propager toujours et quand même nos idées, nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Cent de Piquet au coin de la rue du Coq.

— Dimanches 4 septembre à 4 heures, discussions, chants et poésies.

CESTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures et échantillons.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

Le camarade Laget crie les journaux et porte à domicile.

PERPIGNAN. — Réunion tous les soirs au café-bar du Marché-Neuf.

Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le camarade Vassail, 10, rue des Dragons et au kiosque du Palais, place Arago.

Le camarade porte à domicile.

LE HAVRE. — Le "Père Peinard" est crié par Barrey, 20, rue de la Bourse et en vente dans tous les kiosques.

BORDEAUX. — Les camarades bordelais sont avisés qu'ils trouveront à la buvette tenue par le camarade Ch. Caumille, route de Bayonne, 103, les journaux, brochures, etc. On porte à domicile.

— Chez Palange, 23, rue de Chevrus, on peut se procurer les journaux et publications libertaires.

ROUBAIX. — Les copains désireux d'avoir les journaux et brochures libertaires n'ont qu'à s'adresser à Marchand, au Franc Bourleur, rue du Grand Chemin.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Doutra, bistrot.

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

REIMS. — Faubourg de Laon: réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi. Urgence.

ARLES. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

AMIENS. — Réunion tous les samedis à 8 h. 1/2 et tous les dimanches après-midi, au Cent de Riquet.

CHATEAUMEILLANT. — Le "Père Peinard" est en vente chez Mazure, coiffeur.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire "la Fraternelle" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

LIEGE. — Les camarades abonnés sont avertis que le comp. G. Thonar reprend la direction des abonnements à dater du présent numéro. — Les comptes antérieurs doivent se régler au comp. Schleich.

— « La Neutralité ». Séance importante samedi 3 septembre à 8 heures au Cheval Blanc.

Conférence par le c. G. Thonar.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

V. Arcinges. — S. Amiens. — D. Billy. — B. Marseille. — V. Nîmes. — H. Augers. — W. Reims. — M. Troyes. — F. P. Chateaufort. — L. Epinal. — H. Orléans. — M. Avignon. — P. A. Trélat. — C. Lille. — M. Roubaix. — B. Brest. — C. Saumur. — B. St-Amand. — M. Bellegarde.

Pour graisser le tire-pied du PÈRE PEINARD: M. Bradford, 0.25; copains de Deville, 1 fr.; B. St-Amand, 2 fr.

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE POUR LES DÉTENUÉS POLITIQUES

Reçu par le cri de la Révolte pour remettre à Willem (Belgique) d'un groupe de Révoltés, 10 fr. 00. — Reçu par l'intermédiaire du Libertaire, 11 fr. — Collecte de la réunion à la Maison du Peuple du 20 août, remise par Régis, 10 fr. 70. — Total, 31 fr. 70. Merci à tous.

Envoyé à des camarades détenus: 20 fr.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Attention, les bons bougres!

Le Premier Octobre
sortira du four:

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

pour l'année crépine 1899

Au 107 calendrier révolutionnaire

Kif-kif les années précédentes, l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD sera bath aux pommes: sa couverture s'illuminera d'un chic dessin en couleurs et il sera farci d'illustrations galbeuses et bourré de flambeaux aux petits oignons.

Prix de l'almanach: 0 fr. 25

pour le recevoir franco: 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

En vente aux bureaux du Père Peinard

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemp.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ETIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaugh.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemp.

NOTRE CHER ET VÉRÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemp.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.

GURELES NOIRS, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le Gérant: L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris



LE COLON. — Pellieux les conduit à la boucherie; nous, on les fait cuire!